

Festival Celui de Besançon/Montfaucon ouvert avec grâce par l'ensemble l'Arpeggiata, et son « Mediterraneo »

La mer de toutes leurs musiques

L'ARPEGGIATA, ensemble de musique baroque. Paraît-il. C'est ainsi : dans son acception artistique, le baroque désigne un genre des XVII^e et XVIII^e siècles.

Mais la définition reste étriquée. En tout cas, avec l'Arpeggiata, les mélodies de ce temps-là semblent intemporelles. Depuis trois ou quatre siècles, elles n'ont rien perdu de leur puissance évocatrice, qui vous réconcilie avec l'humanité tout entière dès les premiers sons parvenus aux oreilles. Sûr, elles auront gardé cet inouï pouvoir de séduction dans, mettons, allez, 43 millénaires. Au moins.

Les aficionados du festival de Besançon/Montfaucon (et ils existent, oui, absolument) ne pouvaient rêver meilleure ouverture, pour cette 8^e édition, qu'avec cette formation fondée et dirigée par l'Autrichienne Christina Pluhar. Alias la dame rousse pinçant les cordes de son théorbe (sorte de luth géant), sur la scène du Théâtre, jeudi soir.

Baroque, au sens le plus usité du terme, ça peut vouloir dire aussi bizarre (ce concert ne le fut pas). Ou original (Dieu qu'il sut l'être !)

La palme dans le genre va au

percussionniste, Sergey Sapritchhev. Imprévisible et si créatif avec ses instruments, qu'il semble réinventer selon sa fantaisie. Ainsi réussit-il à donner l'illusion du ressac, en agitant doucement des grains de céréales sur un genre de tamis.

Psaltérion et chitarra

« Mediterraneo », tel est l'intitulé de ce concert. Nom aussi du dernier album de l'ensemble, sorti en 2012. Un hymne aux diverses influences culturelles, métissées au fil des siècles sur les rivages de « Mare Nostrum ». Et un coup de cœur manifeste pour le folklore italien, ses nombreux dialectes et leurs emprunts complexes à la langue du colonisateur grec, présent dans la péninsule dès le VIII^e siècle avant notre ère.

A cappella, Vincenzo Capezzuto, de sa superbe voix haut perchée, chante des airs qu'on a l'impression d'avoir entendu un soir d'été, par des ténors qui s'ignorent, lors d'une fête de village entre Napoli et Reggio di Calabria.

Le rendu est à la fois tonique et subtil. Comme les notes émises avec une infinie délicatesse par Margit Übellacker,



■ Un concert qui a fait la part belle aux tarentelles.

Photo Arnaud CASTAGNÉ

sur son psaltérion (sorte de cithare avec des cordes de métal).

Jeudi, ils étaient 6 (mais l'Arpeggiata, à géométrie variable, peut rassembler deux à trois fois plus d'instrumentistes et de chanteurs). Avec le contre-

bassiste Boris Schmidt, à l'interprétation aussi sobre qu'élégante, et Marcello Vitale, virtuose de la « chitarra batenuta », une guitare du XVIII^e.

Le public, par la chaleur de ses applaudissements, entend bien les voir revenir. Si loin

(tant pis !) de la mer de toutes leurs musiques. Et chanter de nouveau, comme jeudi, « Pizzicarella mia ». Traduction : « Ma coquinette ». Mais dans notre dialecte à nous, rien à faire, ça rend moins bien.

Joël MAMET